

Transe – maître(s)

Texte et mise en scène : Elemawusi Agbedjidji

Compagnie Soliloques

0033 7 68 19 49 53 - Direction Artistique

0033 6 58 68 22 88 - Production

soliloques@outlook.fr

Texte et mise en scène

Elemawusi Agbedjidji

Création lumière et régie générale

Guillaume Tesson

Création son

Anna Walkenhorst

Scénographie et costumes

Camille Kuntz

Assistée de

En cours

Collaboration scénographique

Charles Chauvet

Régie de scène

Sefenu Agbedjidji

Distribution

Amandine Gay

Astrid Bayiha

Athaya Mokonzi

Marcel Mankita

Senyon Hodin

Elemawusi Agbedjidji

Collaboration artistique

Baptiste Jamonneau

Chargée de production

Pauline Pascalin

Durée estimée

1h30

Production

Compagnie Soliloques

CoproductionsThéâtre Ouvert - Centre National de
dramaturgie contemporaine - Paris

CDN de Normandie - Rouen

Festival Passages - Metz

Avec le soutien de

Théâtre Jacques Cœur - Lattes

La Chartreuse - CNES

DRAC Auvergne Rhône-Alpes

CITF

Artcena - Aide à la création

Institut Français de Paris

Le Printemps des comédiens

Avec la participation artistique de

Jeune Théâtre National

ENSATT - Lyon

Soutiens pressentis

ADAMI

SPEDIDAM

Mentions obligatoires :Le texte *Transe-maître(s)*, paru aux Editions Théâtrales 2018, est :

Lauréat Journées de Lyon des Auteurs de Théâtre 2018

Lauréat aide à la création Artcena 2018

Prix Text'Avril 2019

Finaliste Grand Prix de la littérature dramatique 2019

Sélection 2019 du comité de lecture Troisième Bureau - Grenoble

Sélection du comité de lecture du Tarmac – Paris

Introduction

Ma première entrée au théâtre s'est faite en tant que comédien en 2005. Parallèlement à mon parcours d'acteur, principalement auprès de David Bobée, d'Anne Tismer et Alfa Ramsès, j'ai commencé la mise en scène en 2009 et j'ai créé depuis lors quatre spectacles : *Les monologues du Vagin* de Eve Ensler en 2009 et *Deux tickets pour le paradis* de Jean-Paul Alègre en 2012 au Togo ; *Si tu sors, je sors !* que j'ai co-écrit avec Gustave Akakpo et créé aux Récéatras à Ouagadougou et au Festival des Francophonies en Limousin en 2016 ; *Fissures* de Aristide Tarnagda et Hala Moughanie, créé au festival Univers des mots à Conakry et au Festival des Francophonies en 2018. Ces spectacles ont tourné dans Instituts Français du Togo, du Bénin, de Côte d'Ivoire, du Burkina-Faso, au festival Scènes d'ébène au Cameroun, au festival MASA à Abidjan, au festival Fitheb à Cotonou, et en France.

Avant le théâtre, j'ai fait des études d'anthropologie. Cette expérience en sciences humaines nourrit profondément ma démarche d'écriture et m'amène vers des sujets à caractère anthropologique, dans une large mesure philosophique. Avec *Si tu sors, je sors !* projet de recherche et d'écriture sur le nom et le langage des pagnes « africains » dans les sociétés subsahariennes ; le pagne, qui au delà de son aspect vestimentaire, se trouve être et élément communicationnel des désirs, des révoltes, des enjeux, des joies et des peines. Il en est de même pour *Transe-maître(s)*, ma cinquième mise en scène.

Le projet

C'est en septembre 2017, que je croise avec étonnement sur les murs d'une école en plein cœur de Lomé, capitale du Togo, l'inscription : *Ici, il est interdit de parler vernaculaire*. Cette histoire d'interdiction de parler le vernaculaire, je l'avais pratiquement oubliée. Quand j'étais bien plus jeune, au cours primaire comme au collège, *le signal* existait encore dans tous des établissements scolaires publics comme privés. Parler la langue française était obligatoire pour tout le monde dans l'enceinte et aux abords de l'école sous peine de porter *le signal*.

Le signal, qu'est-ce que c'était ?

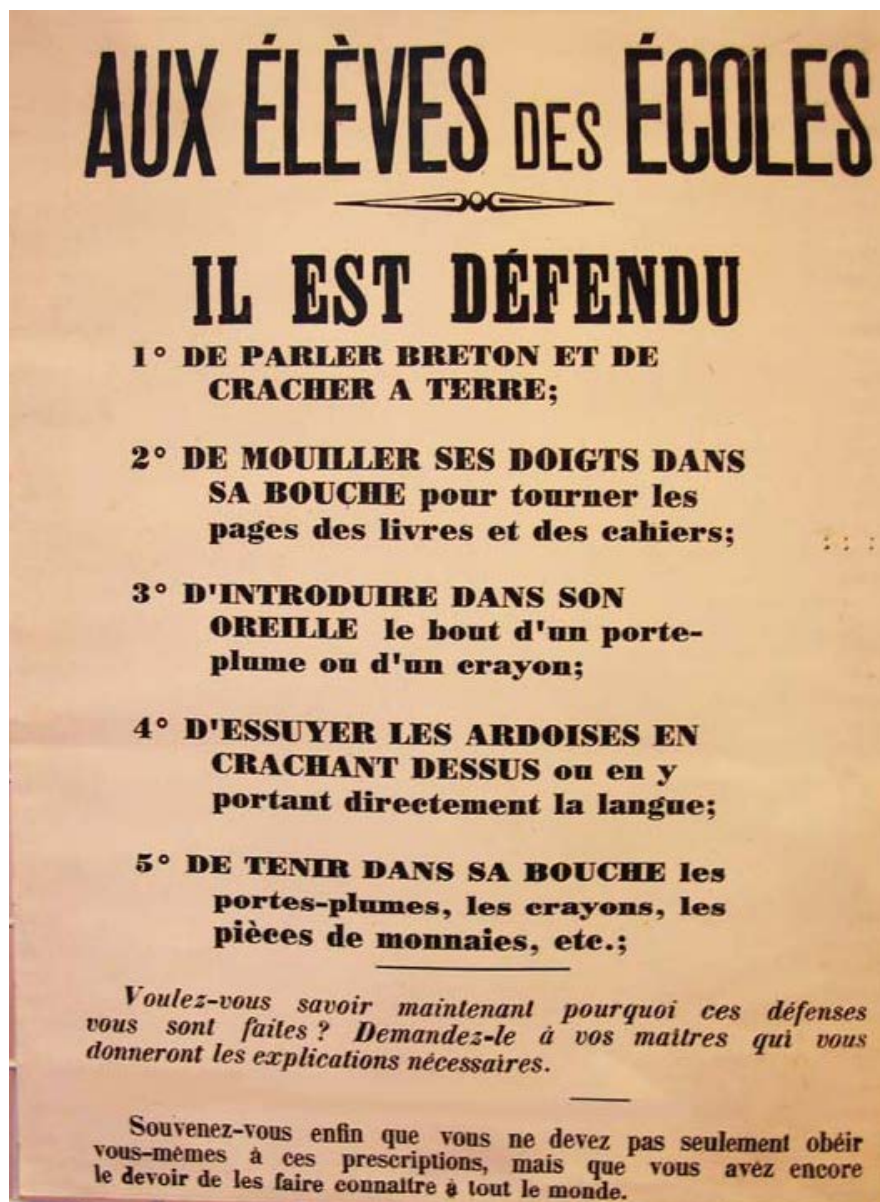
C'était un collier fait d'un ou de plusieurs objets répugnants à l'exemple de la carapace d'escargot, d'os d'animal, de pattes de poulet,... que l'instituteur accrochait au cou, en signe de punition, pour sanctionner l'élève qui avait parlé sa langue natale au lieu de s'exprimer en français. L'élève devait ensuite surprendre un autre de ses camarades dans la même situation pour s'en débarrasser. Le signal passait alors de cou en cou. L'élève qui avait l'objet en sa possession à la fin de la récréation, de la demi-journée, ou de la journée, était puni : séance de moquerie générale organisée par l'instituteur suivie de punitions corporelles, retenues, corvées, devoirs supplémentaires, etc. Souvent, une seconde punition attendait les enfants à leur retour à la maison.

Suite à la loi Jules Ferry, 1881-1882, l'école devient gratuite et l'instruction obligatoire. L'une des premières conséquences directes est la francisation de toute la France, le français devient non seulement obligatoire mais imposé. Cette langue que Paris imposa au reste de la France, que la France imposa à l'empire colonial ira même jusqu'à lutter contre les langues locales existantes. Pour arriver efficacement à ses fins, l'école va alors recourir à une méthode coercitive en faisant appel à ce pédagogue, censeur et gendarme qu'est *le signal*, connu sous d'autres formes ou d'autres noms comme le signe, le symbole, le bonnet d'âne,...

En servant de rempart face aux autres langues, que ce soit en Occitanie ou en Bretagne, ce procédé était utilisé afin d'humilier l'élève et de ridiculiser sa langue, accessoirement d'entretenir la délation entre les élèves et empêcher la solidarité de groupe. Il a participé à la destruction, la sous estimation, au rejet, au reniement des langues locales et aux ethnocides.

Dans l'empire colonial, l'École française va s'inspirer de ces mêmes pratiques. Alors qu'en France il ne s'agissait que d'un morceau de bois, dans les colonies, le *signal* est fait d'objets qui présentent des aspects vilains, des apparences ridicules, qui avilissent l'image de l'étudiant porteur du *signal*. Dans certains endroits il peut même s'agir d'une boîte remplie d'excréments d'animal que l'élève doit porter au cou. Au Togo et au Bénin, ces éléments sont évocation et symbole mystique dans la religion traditionnelle populaire, symbole des anecdotes dans la mythologie des Ewé (peuple du sud du Togo). L'os par exemple est présage de la mort. Porter un objet pareil au cou, au-delà de la punition de l'école, est évocation de mauvais sort sur soi-même. Fait étonnant, le *signal* a pratiquement disparu des manuels d'histoire.

Elemawusi Agbedjidji



La Compagnie Soliloques

Créée en 2018, Soliloques est une compagnie dédiée à la création artistique et théâtrale vouée essentiellement aux écrits et aux récits contemporains soucieux de défricher les questionnements d'aujourd'hui, ou pour mieux dire, aux textes d'auteur.rice.s vivant.e.s. En défendant l'urgence de l'ouverture, de la rencontre, à d'autres façons de faire et de dire le monde, à la nécessité d'autres poétiques, Soliloques travaille sur des éclats de récits rapportés de partout. L'ambition de la compagnie est de créer le déséquilibre, de provoquer le mouvement, de bousculer les comforts, de permettre le renouveau du geste artistique mais pas seulement. C'est aussi de permettre de penser autrement, de regarder l'autre autrement.

Ainsi, en octobre 2018, au Festival des Francophonies en Limousin, Soliloques monte sa première création. *Fissures*, de Hala Moughanie et Aristide Tarnagda, création qui aborde la question de l'appropriation et de la relation à la terre.

En janvier 2019 *Transe-maître(s)* paru aux Éditions théâtrales a été bien accueilli par la profession et le public. Forte de cet engouement et avec le soutien de plusieurs partenaires, Soliloques créera cette pièce le 4 février 2021 au théâtre Jacques Cœur de Lattes.

En parallèle, Soliloques travaille à la création d'un festival d'écriture théâtrale en partenariat avec le festival *La Fabrique de Fictions* de Lomé au Togo. L'idée étant de faire redécouvrir des lieux du patrimoine et du quotidien, sur un territoire donné, afin de les mettre en lumière grâce aux écritures théâtrales. Première édition prévue dans la Drôme en 2022.

De l'écriture à la scène

De juin 2017 à avril 2018, quand j'ai entrepris le travail de recherche, d'interviews et d'écriture de *Transe-maître(s)*, il ne s'agissait pas pour moi de le mettre en scène plus tard, il était purement question d'un travail littéraire. Je m'étais alors laissé aller à une liberté totale ; à une insouciance et une distance vis-à-vis du plateau. Une liberté sans aucun doute bénéfique pour le texte.

Paru en 2018 aux éditions Théâtrales, la pièce a été remarquée par des comités de lecture et a reçu plusieurs prix et soutiens de littérature dramatique tels que : lauréat Journées de Lyon des Auteurs de Théâtre 2018, lauréat Aide à la création Artcena 2018, prix Text'Avril 2019, sélection 2019 du comité de lecture Troisième Bureau 2019, sélection 2019 du comité de lecture du Tarmac. Il a également été mis en lecture par Paul Golub en septembre 2018 au festival des francophonies en Limousin en 2018 ; par Jean-Baptiste Jamonneau à la bibliothèque de Vaise à Lyon en novembre 2018, par Lucie Berelowitsch au CDN de Rouen en avril 2019, par Jean-Pierre Rivinoff au Théâtre de la Tête Noire à Saran en avril 2019 et par moi-même à Théâtre Ouvert Paris en novembre 2018, au festival Passages à Metz en mai 2019 et dans le In au festival d'Avignon en juillet 2019. Il a aussi été lu dans les Instituts Français du Togo en septembre 2019 et d'Accra (Ghana) en octobre 2019.

Ce n'est qu'en juin 2019 que j'ai décidé de réunir une équipe d'acteur.rice.s et de créateur.rice.s, de créateur.rice.s pour le mettre en scène.

L'écriture de *Transe-maître(s)* et sa mise en scène sont donc deux exercices bien distincts l'un de l'autre, dans deux temporalités différentes. De ce fait, j'aborde la mise en scène de *Transe-maître(s)* comme je l'aurais fait avec le texte de tout autre auteur.rice.

Les questionnements de mettre en scène se posent alors à moi.

Résumé du texte

Au début de l'éternité, au Ciel, Ata Kokorabi, s'ennuie. Alors il projette de créer le monde. À peine en marmonne-t-il le désir souvent reporté que surgissent du néant sept doigts de la main sur qui il va compter pour assumer l'encadrement et la surveillance du monde à venir. Il confie à l'un d'entre eux, Jules Ferry, la mission de l'enseignement national : travailler à mettre en place une domination consentie.

Des centaines d'années plus tard, sur Terre,...

Dans un réduit de pays où une idée de liberté s'est brisée, le jeune Dzitri nouveau au collège, suscite la curiosité. Dans cette école où il est « Interdit de parler vernaculaire », les élèves doivent parler « pur » sous peine de porter le « signal », collier honteux et dégoûtant dont on ne peut se défaire qu'en dénonçant un.e autre camarade ayant à son tour parlé « vernaculaire ». Celui ou celle qui l'arbore en fin de semaine est puni.e. Dzitri en hérite mais, pour éviter de le ramener à la maison et d'affronter l'ire de sa mère, il le jette dans les caniveaux.

Ce vendredi midi, il est convoqué par le maître, M. Ketoglo, devant toute la petite école rassemblée au milieu de la cour pour une drôle de séance de moquerie générale et de sanctions exemplaires.

Notes de mise en scène

Transe-maître(s) se construit sur trois temporalités :

- D'abord, la genèse, qui se passe à la création du monde, au temps où la Terre était complètement recouverte d'eau et l'esprit de Dieu planait à sa surface.
- Ensuite, l'action se passe au présent, dans la capitale d'un réduit de pays.
- Et pour finir, un dernier tableau qui se passe dans un futur où un chef d'Etat prend la parole devant ce qui s'apparente à une assemblée de responsables politiques.

Dans le deuxième tableau, se côtoie également quatre espaces de jeu : une salle de classe, la cour de l'école, le portail de l'école, une boutique qu'on imagine située dans la même rue que l'école.

Au delà de ces différents espaces et temps, il y a dans ce texte une importance très particulière donnée à la météo et à ses variations :

« Ah quelle chaleur ! »

« Il fait large soleil et petite pluie ensemble. »

« Soudainement, l'orage éclate, s'écrase au sol. »

Et pour finir, les didascalies, qui, loin d'être de simples indications scéniques ou de jeu, portent une charge poétique à laquelle il faut trouver un traitement adéquat au plateau. Comme par exemple : « Il y a cette poussière qui se décolle du sol quand brusquement la terre tombe par terre. Il y a le vent qui se réveille à l'appel programmé des saisons. Il y a le feuillage de ces arbres qui ne donnent plus aucun fruit, qui se met à danser la danse inconnue. Il y a aussi ces oiseaux du jour qui n'ont ni pays ni nation, qui dans leur envol ricochent contre le ventre des nuages allongés. Il y a surtout ces caniveaux du quartier qui n'ont plus faim, qui recrachent, depuis leur naissance, tout ce qu'on leur donne. Il y a toutes ces choses qui s'épouvantent à l'annonce des premières gouttes des pluies torrentielles d'ici et la vie se met en route pour s'arrêter. Il y a maintenant quelques élèves qui marchent à pas pressé dans la cour à cause de la pluie qui s'annonce et qui finalement ne tombera pas. » ; « Dzitri seul au milieu de la cour ôte

sa chemise et ses chaussures et les pose par terre. Il continue de parler. D'ici, on n'entend pas ce qu'il dit. [...] Il lève et soulève le pas, pose et reprend son corps d'homme sous l'orage pendant que toute l'école s'est réfugiée dans les classes et bureaux et l'observe au loin, pendant que le quartier ramasse le linge sale, qui pourtant lavé en famille, n'a pas eu le temps de sécher, pendant que la ville, lasse des vrombissements des mobylettes et toutes sortes de moulins à pétrole, essuie ses plaies dans les larmes de ce ciel d'octobre, pendant que ce bout de savon lui descend l'œsophage, pendant que le pays, à la recherche de son idée fondatrice, écarte ses fesses sur les trottoirs du monde en attendant ce jour glorieux dont tout le monde parle tant, ce jour qu'on appelle « l'avenir » ».

Comment rendre compte de ces trois espaces et de ces temps très éloignés les uns des autres ? Cet imaginaire atmosphérique ? Comment rassembler tous ces univers si hétéroclites sur une seule scène de théâtre ?

La mise en scène de ce spectacle étant prévue pour la saison 2020/2021, il est naturellement très tôt pour dire avec précisions toutes les intentions. Certaines réponses ne peuvent jaillir que lors du travail de table, d'autres lors du passage au plateau et d'autres encore ne se trouveront que dans la rencontre du spectacle avec le public car, pour ma part, la mise en scène ne peut prétendre résoudre une équation mais plutôt proposer un terrain de rencontre, de réflexion, d'analyse qui inclut le.a spectateur.rice afin de le.a respecter pour ce qu'il est : son propre inventeur.rice. Cela dit nous pouvons évoquer ici les grandes envies et les grandes lignes qui guideront la mise en scène de *Transe-maitre(s)*.



La scénographie

...Projet scénographique en cours de réécriture suite à un remaniement au sein de l'équipe de création...

A l'évidence, ce texte invite à un imaginaire composite de l'espace. Si certaines scènes se jouent dans des espaces déterminés : une salle de classe, le portail d'une école, une boutique... d'autres scènes se déploient dans des environnements plus abstraits comme l'inaugural et parodique épisode de création du monde. La variété de la nature des décors dans lesquels échangent les personnages permet de travailler sur la base d'une dialectique : la bascule entre réalisme et abstraction.

La première contrainte que nous nous sommes donnée est que l'ensemble du décor doit pouvoir tenir dans une voiture utilitaire (12m³). Ce décor doit être facile à monter et à démonter, deux heures de temps maximum.

La mise en scène

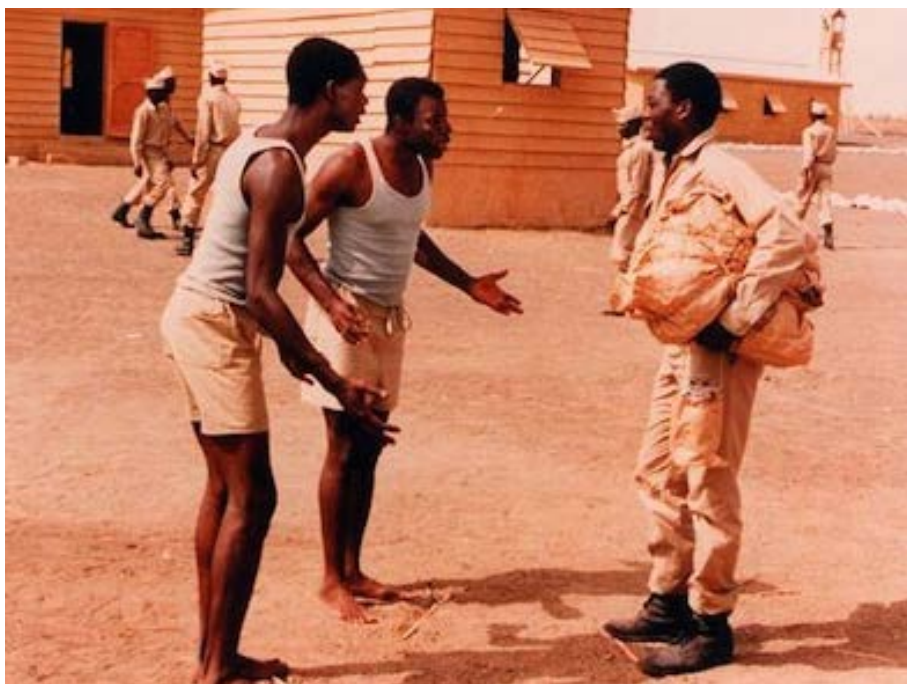
Du grand trou noir originel à la canicule qui règne sur la ville capitale dans le réduit de pays, en passant par l'orage soudain, ce spectacle exige un traitement de lumière très particulier et sensible qui sera pris en charge par Guillaume Tesson.

Le spectacle s'ouvrira sur un espace béant où se déploiera le premier tableau. Une obscurité. Cet espace résonnera comme un grand trou noir sans fond ; juste des formes diffuses dont on ne pourra saisir les contours dans une sorte d'espace en suspension. On distinguera peut-être une torche, peut-être une cigarette allumée.

Puis, les lumières vont basculer pour laisser apparaître le décor dans lequel le personnage de Dzitri, assis au fond de la salle de classe, sous le tableau sur lequel on pourra lire les restes d'un exercice de grammaire. Les lumières pénétreront dans l'espace et formeront de petits carreaux au sol comme les rayons du soleil coupés par la forme des fenêtres. L'ambiance qui règnera au sein de la cour de l'école, les jeux des enfants, les chants, les parties de football improvisées, les cris ainsi que la chaleur du soleil au zénith arriveront à l'intérieur de la salle de classe par les fenêtres en forme de claustra.

Dans la deuxième moitié du deuxième tableau, la scène 8 plus précisément, l'élève qui s'appelle Azonsou livre à Dzitri la technique du « comment parler pur ». C'est un monologue qui raconte le processus de transformation de « l'eau qui a servi à effacer le tableau » dans le système digestif. Pendant ce récit le plateau se verra transformer pour laisser s'installer un espace qui sera peut-être la cour du camp de Thiaroye où les tirailleurs ont été massacrés par l'armée française, peut-être le milieu de la cour de l'école, peut-être le milieu de nulle part, le centre de partout. C'est dans cet espace que Dzitri prendra la parole pour son monologue final.

Le troisième et dernier tableau se déroulera dans ce même espace mais, on cherchera au cours du travail au plateau comment, à l'aide de la lumière et du travail de son, créer une ambiance complètement détachée du tableau précédent.



La direction d'acteur / L'urgence de dire

Il y a à chaque instant dans *Transe-maître(s)* la nécessité de dire quelque chose avant que la sonnerie ne retentisse. C'est un texte dans lequel la parole vaut tout. Les personnages ont un rapport organique et quasiment vital avec elle. « Il faut que je parle, que je vous parle maintenant avant qu'il ne soit trop tard pour moi. Sinon, s'il est trop tard, je perdrai ma langue pour longtemps, je risque de la perdre pour toujours ». Chaque scène est animée par une urgence de dire. Cet échange entre les deux collégien.ne.s en est l'illustration :

- « Il faut partir.
- Parle-moi maintenant puisqu'il faut partir.
- On a plus le temps.
- Parle vite ! »

Monsieur Ketoglo dit : « La langue que nous parlons fait partie de notre organisme au même titre qu'un poumon ou un rein ». Ici, la langue est la chose centrale ; la langue de communication, la langue comme domination, la langue française, celle que Paris imposa à la Bretagne à l'Occitanie et au reste de la France, celle que la France imposa dans l'empire colonial, la langue comme exutoire, la langue comme révolte ; la *langue-cri*. Dans *Transe-maître(s)*, se croisent cinq registres de langage avec des phrasés très spécifiques.

La direction d'acteur donnera, avec un dispositif simple au service du texte, une place importante aux acteurs et actrices qui portent les phrasés et les différents registres de langage pour dire une parole dont aucune miette ne doit tomber au sol au risque de voir tout s'écrouler dans le rythme qu'impose la situation dans le texte.

Cette urgence du dire se retrouve aussi dans l'action qui se déroule en l'espace d'un court temps, celui une récréation qui tend vers sa fin.

La musique

La création musicale sera très sobre et devra être au service du texte.

Elle aura pour vocation principale de rendre compte de l'ambiance dans l'école, que se soit dans la cour mais aussi et surtout dans les scènes qui se déroulent à l'intérieur de la salle de classe dans laquelle se tient Dzitri. Elle viendra également mettre en relief et porter la poésie des didascalies.

Par ailleurs, l'intention de la distribution est de permettre à Athaya Mokonzi de prendre en charge, dans ce texte qui est très axé sur la parole et l'urgence du dire, un ou deux moments de chant pendant le spectacle. Suspendre le temps aux notes de l'harmonica, à la voix d'Athaya... au blues.

Ainsi s'articulent les grandes lignes qui guideront la mise en scène de *Transe-maître(s)*. Toutefois, il est évident que certaines idées, pendant les six semaines que vont durer les répétitions, se verront confirmées et accentuées, certaines modifiées, certaines abandonnées, lors de la confrontation des idées et du texte au plateau.

La distribution

Deux comédiennes et trois comédiens seront au plateau.

Le rôle de Dzitri, jeune écolier, personnage principal, autour duquel l'action se déroule sera pris en charge par la comédienne Astrid Bayiha. J'ai proposé ce rôle à Astrid pour deux raisons :

- Formée au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris, Astrid m'a toujours étonné dans les différentes productions dans lesquelles je l'ai vue évoluer. J'ai été frappé par son rapport au texte, au dire, sa faculté à doser chaque phrase afin de lui conférer le degré de justesse, de charge et d'importance nécessaire pour qu'elle parvienne à l'oreille du spectateur. C'est donc tout naturellement que je lui ai proposé le rôle de Dzitri, ce personnage qui dit « Je tisse mes pensées pour faire une parole. Cette parole, il faut que je vous la dise maintenant avant qu'il ne soit trop tard pour moi. »

- A l'écriture de la pièce, j'ai pris le parti d'écrire des rôles dépourvus de genre. Ainsi, trois des huit personnages du texte sont présentés ainsi : « un.e élève qui s'appelle Azonsou », « un.e élève qui appelle le.a premier.ère Azonsou », « le.a domestique de madame Elise ».

Au-delà des qualités artistiques d'Astrid, distribué le rôle de Dzitri, personnage masculin, à une actrice me permet d'aller au bout du parti pris initial.

Dès la première lecture à Théâtre Ouvert, elle a su s'emparer très rapidement du rôle et cerner le personnage.

Le second rôle, qui peut paraître moins important mais qui pour moi est la clé de la dramaturgie du texte est celui du Drôle de passant. C'est le personnage qui revient dans les trois tableaux mais sous différentes apparences. D'abord l'Esprit de Dieu dans le premier tableau, puis le Drôle de passant dans le second et enfin Son Excellence Loïc Ditry dans le dernier. Sa parole change mais ses faits et gestes demeurent les mêmes. C'est d'ailleurs ainsi qu'on se rend compte que c'est la même entité qui se mue selon les lieux et les époques. La fin de son apparition est marquée par la même didascalie : « Il allume une cigarette, tire dessus dans un grand geste ostentatoire et s'en va ». J'ai proposé ce rôle à mon ami Athaya Mokonzi. Athaya est harmoniciste, rockeur, bluesman et acteur avec une voix si rugueuse, si puissante, si particulière, presque inhumaine. On l'a vu sur Canal+ dans la série Vernon Subutex dans le rôle de Alex Bleach. Athaya Mokonzi fait partie de ces personnes que l'on croise à la sortie du métro, qui vous disent juste bonjour et dont la voix vous reste dans les oreilles toute la journée. Son apparition dans des scènes très courtes fera planer le personnage sur toute la pièce, comme Dieu, comme le hasard, comme la providence, comme ces nuages constamment au-dessus de nos têtes.

Monsieur Ketoglo sera interprété par Marcel Mankita qui a assuré ce même rôle lors de plusieurs lectures et a su convaincre.

L'équipe artistique



ELEMAWUSI AGBEDJIDJI

Auteur, metteur en scène et comédien
Chevalier des Arts et des Lettres (France)

Formation universitaire

Master 2 en Mise en Scène et Dramaturgie à l'université Paris X - Nanterre
Deug 2 en Anthropologie à l'université de Lomé

Stages et Ateliers

2014 - Ecriture avec Koffi Kwahulé et Carole Fléchette
2009 - Performance théâtrale avec Anne Tismer
2009 - Mise en scène avec Rodrigue Norman
2008 - Scénographie avec Muriel Gerstner
2007 - Jeu d'acteur avec Stéphane Rougemont
2004 - Mise en scène avec Meriem Rouvier
2004 - Mime avec Mohamed Guelatti

AUTEUR

Résidence d'écriture :

Août / septembre 2019 : La Chartreuse – Centre national des écritures du spectacle Villeneuve-lès-Avignon
Janvier / février 2019 et Janvier / février 2018 : Maison des auteurs à Limoges – Festival des Francophonies en Limousin

Publications :

Transe – maître(s), Théâtre, Editions Théâtrales, 2018
Prix Text'Avril 2019
Lauréat Journées de Lyon des Auteurs de Théâtre 2018
Lauréat Artcena Aide à la création 2018
Finaliste Grand prix de littérature dramatique 2019
Sélection du comité de lecture 3^{ème} Bureau - Grenoble
Sélection du comité de lecture du Tarmac - Paris
Si tu sors, je sors !, Théâtre, co-écrit avec Gustave Akakpo, Editions Lansman, 2016

METTEUR EN SCÈNE

Fissures, de Hala Moughanie et Aristide Tarnagda.

Création 2018 au festival des Francophonies en Limousin et au festival Univers des mots à Conakry.

Si tu sors, je sors ! de Marc Agbedjidji et Gustave Akakpo.

Création au festival des Francophonies en Limousin et aux Récréâtrales (Burkina- Faso), 2016. Instituts français de Lomé, Cotonou et Abidjan. Projet lauréat d'Afrique et Caraïbes en création de l'Institut Français de Paris.

Deux tickets pour le paradis, de Jean-Paul Alègre. Création à l'Institut français de Lomé 2012.

Les monologues du vagin, de Eve Ensler, 2009.

COMÉDIEN

Paris, adaptation du roman « Melo », de Frédéric Ciriez, mis en scène par David Bobée. Créé aux Subsistances à Lyon, 2015.

Lucrece Borgia, de Victor Hugo, mis en scène par David Bobée. Créé aux Fêtes Nocturnes de Grignan, 2014.

Roméo et Juliette, de William Shakespeare, traduction d'Antoine et Pascal Colin, mis en scène par David Bobée. Créé à la Biennale de la danse de Lyon, repris au Théâtre National de Chaillot, 2013.

Lomé en couleurs comme marschmellow, avec Anne Tismer, 2011. Goethe Institut de Paris, Bruxelles et Lomé, et au Festival No Limits à Berlin.

Judith Loméiaahh, avec Anne Tismer, au festival No Limits à Berlin, 2009.

En attendant Godot, de Samuel Becket mis en scène par Alfa Ramsès, Théâtre National de Konstanz (Allemagne), 2011.

Mon cancer aux tropiques, de Kangni Alem, mis en scène par Alfa Ramsès. Créé au Fithega à Libreville (Gabon), Institut Goethe de Lomé, 2010.

Etre humain, où es-tu ? Texte et mise en scène d'Alfa Ramsès, 2008.

Le cercle de craie caucasien, de Bertolt Brecht, mis en scène par Alfa Ramsès, Togo, 2006.

CAMILLE KUNTZ

Scénographe



Formée à la HEAR de Strasbourg, Camille Kuntz intègre la classe de sculpture de Stephan Balkenhol à Karlsruhe puis décide d'achever ses études à l'ENSATT. Elle y crée plusieurs scénographies, notamment pour un texte contemporain mis en scène par Laurent Gutmann et un projet collectif avec Phia Ménard. En quête d'expériences professionnelles multiples, elle met en espace la première lecture de *La Liberté* de Martin Bellemare lors du 15^{ème} festival des Actuelles du TAPS. Elle travaille ponctuellement, entre 2014 et 2017, en tant qu'assistante-scénographe de Philippe Miesch sur des ballets *La Strada*, *Le Rouge et le Noir* programmés à l'Opéra National

du Rhin, et *Carmen* au Zomeropera d'Alden Biesen, avec Stephan Hageneier sur Antonius und Cleopatra, au Residenztheater de Munich, et l'an passé, en co-création sur un spectacle monté à Shanghai par Ivan Ruvditch. Depuis 2012, où elle réalise un théâtre ambulant, elle monte plusieurs projets personnels dont quelques fragments du *Balcon* de Jean Genet, dans une sorte de théâtre peep-show/glory-hall fait de cartons... Elle joue parfois avec le collectif Noun à Strasbourg en proposant ses performances, et œuvre à l'élaboration des scénographies de la jeune Compagnie Korpüscül basée à Lyon (*Mémoire (Sic)*, au NTH8, *La Honte* et *Légère brise Petite brise Jolie brise Bonne brise*, bientôt au Théâtre des Clochards Célestes)... Son langage plastique tend à se déployer dans un mouvement d'ensemble, il part d'intuitions qui se révolutionnent en dialogue avec le texte, les lumières, les sons, voix et corps.

CHARLES CHAUVET

Regard scénographique



Formé à l'école du TNS (Groupe 41, 2014) en scénographie-costumes, il a l'occasion de travailler avec Jean Jourdheuil, Catherine Marnas ou encore Éric Vigner. En 2013, il est stagiaire sur les spectacles en tournée de la metteuse en scène Gisèle Vienne.

Depuis sa sortie de l'école, il crée la scénographie de *Splendid's* de Jean Genet (Vincent Thépaut), *Les inquiets et les brutes* (Olivier Martinaud), *Mickey le Rouge* (Thomas Condemine / Théâtre Dijon Bourgogne). Il travaille ensuite avec Marion Chobert sur une adaptation de *L'Orange mécanique* (Théâtre d'Auxerre). Il collabore à la scénographie et aux costumes de Marcus Borja pour *Intranquillité* (reprise en 2017 au TCI, Paris XIVe) et travaille également pour Lorraine de Sagazan (*Maison de poupée*, tournée 2017) et Élise

Chatauret (*Ce qui demeure*, 2016 - tournée 2017-18). En 2017, il signe une collaboration avec Thomas Pondevie pour un dispositif scénographique itinérant, *Supernova*. Il travaille en 2018 pour Élise Chatauret à la MC2 de Grenoble et sur le spectacle de sortie de l'ENSAD de Montpellier avec Amélie Enon. Charles est titulaire d'un master « Pratiques de la scène ».

ANNA WALKENHORST

Conceptrice son



Anna est titulaire d'un master de conception sonore à l'ENSATT (École Nationale Supérieure de Arts et Techniques du Théâtre). Après s'être plongée dans un univers plus matériel du son, lors de ces trois années de formation, elle part composer au Liban. Un voyage qui lui permet de révéler ce pont invisible entre sa pratique de musicienne et une approche plus plastique du son. Que ce soit pour le théâtre, la danse et la vidéo expérimentale ou en solo, ses compositions électro-acoustiques s'inscrivent dans une même recherche : une écoute du sensible. Écrire uniquement à partir de fields recording remodelés, de one-shots chantés ou de chœurs harmoniques construits couche après couche dans le

feeling de l'improvisation.

Une passion qui n'a fait que s'accroître, grâce notamment, à sa rencontre avec : Marc Piéra, Gaetan Byk, Michel Deluc et l'équipe de recherche de l'Holophonix, portée par Amadeus Audio ; François Weber, Marc Jacquin, Alessandro Bosetti, Maria Castro, Sébastien Noly, D.E.F., Michel Maurer, Pierre Ziadé, Daniel Deshay et Kenan Trevien.

Actuellement jeune diplômée, elle compose auprès de : Thierry Jolivet dans le cadre du Projet NOS ; Laurent Hatat avec « Capharnaüm » ; Manon Worms avec « Cœurs fugitifs » ; Nagy Souraty avec « Astrocytes » ; Tatiana Frolova avec « Depuis que nous sommes arrivés, il pleut » en co-conception sonore avec Étienne Martinez.

GUILLAUME TESSON

Créateur Lumière



Fort d'un Diplôme des Métiers des Arts à Nantes en 2003 suivi de trois années comme régisseur lumière de la scène nationale de St Nazaire où il continue de se former l'œil auprès de nombreux éclairagistes, Guillaume Tesson dessine peu à peu son propre langage.

Après 6 années de créations aux côtés de K. Isker et A. Guiraud, il découvre le milieu du jazz grâce à son travail suivi avec Jean-Marie Machado et l'Orchestre National de Jazz. Toujours proche des images de la musique, il travaillera avec des artistes tels que Serge Teysot Gay, Ibrahim Maalouf ou Mike Ladd...

Son travail pour la danse se concrétise grâce aux rencontres de Gilles Gentner et Dominique Mabileau qu'il assistera et dont il reprendra les lumières. Ces rencontres lui permettront de créer les lumières d'artistes tels que Sylvain Prunenec, *Toujours après minuit* (Brigitte Seth, Roser Montllô Guberna), ... Son travail s'ouvre lors de sa rencontre avec Ali Chahrour dont il assure toutes les créations lumière. Au théâtre, son engagement au sein de la Cie DuZieu (Nathalie Garraud, Olivier Saccomano) lui ouvre d'autres perspectives, récemment il collabore avec François Rancillac.

ASTRID BAYIHA

Comédienne



Entrée au CNSAD en 2007, Astrid Bayiha y est formée, entre autre, par Andrzej Seweryn, Guillaume Gallienne, Mario Gonzalez, Michel Fau, Yves Boisset et Sandy Ouvrier.

Dès sa sortie en 2010, elle travaille avec le performer new-yorkais Eric Wallach et joue dans les spectacles de Catherine Riboli, Gerty Dambury, Irène Bonnaud, Eva Doumbia, Paul Desveaux, Mounya Boudiaf, Hassane Kassi Kouyaté, ou encore Bob Wilson pour lequel elle a interprété un des rôles principaux de *Les Nègres* de Jean Genet à l'Odéon-Théâtre de l'Europe en 2014.

En 2015, elle crée *Jaz* de Koffi Kwahulé, au festival Seuls en Scène du Princeton French Theater Festival USA avec Ayouba Ali à la mise en scène. Elle joue dans *Suzanne Césaire Fontaine*

solitaire mis en scène par Hassane Kassi Kouyaté à la Scène Nationale de la Martinique (reprise au Tarmac et au Théâtre du Balcon au festival d'Avignon en 2016). Elle joue dans *Théâtre* de Marcus Borja au Théâtre de La Colline puis repris au Théâtre de la Cité Internationale. En 2017, elle joue dans *J'ai 17 pour toujours*, écrit et mis en scène par Jacques Descorde au Théâtre du Nord-CDN, Théâtre des îlets-CDN de Montluçon.

Après avoir mis en scène une maquette de son propre texte *Mamiwata*, au JTN et au Théâtre Gérard Philipe-CDN, elle le crée au Théâtre de l'Opprimé en 2017 avant de le reprendre en 2018 à la Scène Nationale de la Martinique et à La Criée de Marseille.

En 2018, on la retrouve également dans *Tram 83* d'après un roman de Fiston Mwanza Mujila, mis en scène par Julie Kretzschmar. (La Criée de Marseille, Le Tarmac, les Francophonies en Limousin...).

En 2019 elle joue dans *Othello*, mis en scène d'Arnaud Churin (Théâtre de la Ville à Paris, Grand T) et dans *À Parté*, de et par Françoise Dô (Théâtre de Vanves, Tropiques Atrium, Théâtre Ouvert).

ATHAYA MOKONZI

Comédien



Comédien – chanteur et voix, Athaya Mokonzi commence d'abord comme chanteur de Rock et de Blues à Brazzaville. Il met en place entre 2011 à 2013 le *Cabaret du Vendredi 13* spectacle musical créé avec Kében Defossé - Brazzaville (République du Congo), et à Kinshasa (RDC). Il sort son premier album en 2015. En 2011 il participe à la création *Au-delà* du chorégraphe DeLaVallet Bidiefono en tant que chanteur et comédien. Ce spectacle sera joué au Festival d'Avignon In 2013, au festival Francophonies en Limousin à Limoges, et au Quai Branly – Paris, etc...

En 2014 il est chanteur et performeur dans *Collectif Ceremony*, une performance cinéma de Nicolas Klotz et Elisabeth Perceval au 104 dans le cadre de Temps d'Images. Il sera de nouveau en 2014 chanteur et comédien dans *Evolution* une pièce de danse du chorégraphe DeLaVallet Bidiefono à Brazzaville (République du Congo) au Safran à Amiens.

Il suit ensuite une formation de voix off, narration et doublage à l'IMDA. Il fera la voix off du spectacle *Les Maîtres du Monde* écrit et mis en scène par Marie-Charlotte Biais. Il fait également la voix off du spectacle *Au nom du père et du fils et de J.M. Weston* de Julien Mabilia Bissila créé au Tarmac en 2015.

Il joue en 2015 dans *Papa Wamba / Le singe avait raison*, texte et mise en scène de Dieudonné Niangouna à Brazzaville, à Paris la Villette, à Bâle et à Limoges. Puis en 2017 il joue dans *Jusque dans vos bras* avec la Compagnie Chiens de Navarre mis en scène par Jean-Christophe Meurisse – créé en 2017 aux Nuits de Fourvière à Lyon. Il joue en 2015 dans *Hate Radio* mis en scène par Milo Rau créé au Théâtre Amandiers Nanterre, et *Otto Witte* de Fabrice Melquiot mis en scène par Carine Piazzi.

En 2018, il joue le rôle d'Alex Bleach dans la série *Vernon Subutex* adaptée du roman de Virginie Despentes et réalisée par Cathy Verney – Série Canal +.

Athaya Mokonzi est également harmoniciste.

AMANDINE GAY

Comédienne



Diplômée d'un Master d'Etudes Théâtrales, Amandine intègre en 2015 le Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris où elle travaille sous la direction de Gilles David, Sandy Ouvrier, Blandine Savetier et Claire Lasne-Darcueil. Elle fait partie de la chorégraphie Sylphe(s) mise en scène par Caroline Marcadé au Théâtre National de Chaillot en décembre 2017.

En février 2019 elle remporte le prix du public au festival *Les Planches de l'icart* au Théâtre Le Palace avec un extrait de son seule-en-scène de stand up *Dracaena Marginata*.

En mai 2019, elle joue dans le spectacle *Une histoire italienne* mis en scène par Camille Constantin et Édouard Pénaud présenté au Théâtre de la Ville-Espace Pierre Cardin dans le cadre de la programmation Chantiers d'Europe 2019.

Depuis septembre 2019 elle a intégré la formation Artiste Intervenant en Milieu Scolaire délivrée par le CNSAD.

MARCEL MANKITA

Comédien



Pendant qu'il suit des études de droit public, il s'intéresse au théâtre et travaille sous la direction du metteur en scène Victor Louya à la création d'une dizaine de textes contemporains dont il interprète les rôles principaux en 1989 à Brazzaville,

En France depuis 1997, il travaille avec Catherine Boskowitz, Claude Bernhardt, Martine Fontanille, Adel Hakim, Laurence Andreini, Gil Bourasseau, Philippe Adrien, Antoine Bourseiller, Lotfi Achour, Christian Schiaretti, Hassane Kassi Kouyate... et interprète, entre autres : Tchouboukov dans *La demande en mariage* d'Anton Tchekhov, Titus dans *Bérénice* de Jean Racine, il est seul en scène dans une adaptation de *Allah n'est pas obligé* de Ahmadou Kourouma, Kala Lubu dans *Une saison au Congo* d'Aimé Césaire, Ulysse dans *Penthésilée* d'Heinrich Von Kleist,

Sony dans *Sony Congo* de Bernard Magner, Bayouss dans *Au nom du père, du fils et de JM Weston* de Julien Mabilia Bissila...

Au cinéma, il travaille avec Lucas Belvaux (*Les Prédateurs*) et Costa Gavras (*Eden à l'Ouest*).

SENYON HODIN

Comédien



Lié au monde artistique depuis ses études universitaires pendant lesquelles il occupe au sein d'une association étudiante un rôle actif dans la promotion du théâtre, Senyon monte sur scène en 2009 dans *Larmes de crocodile et sourire de croque-mort* de Harouna Hubert au festival PANAF en Algérie. En 2012, il intègre le projet de mise en scène d'Elemawusi Agbedjidji de *Deux tickets pour le paradis* de Jean-Paul Alègre joué à l'Institut français du Togo, du Bénin et au festival Scène d'ébène au Cameroun. En 2016, il joue sous la direction de Bérangère Janelle dans *Afrika demokratik room*, texte adapté de *La République de Platon*, créé au Festival des Récréâtrales de Ouagadougou et joué au CDN de Normandie-Rouen, projet pour lequel il assure également en parallèle la production.

Senyon développe également une attirance pour les images, photographies et vidéos. Il met ses talents à profit dans l'univers du spectacle (danse, théâtre...) à travers la réalisation de documentaires, d'émissions de télévision, d'expositions thématiques ou encore de prises de vue.

Parler français

ARME AU SERVICE DE LA COLONISATION, LA LANGUE EST AUSSI UN MOYEN DE LIBÉRATION.

Tout commence par un prologue au cours duquel on assiste très modestement à la création du monde, « Dieu s'étant ennuyé toute l'éternité ». Il en profite pour créer aussi un gouvernement dans lequel on retrouve Bismarck au Partage des terres et Jules Ferry à l'Enseignement national. Et parmi les recommandations formulées par le créateur auprès de ceux qui vont le servir, la plus importante est peut-être celle-ci : « Vous devez porter essentiellement votre action sur les plus jeunes afin de les conditionner pour qu'ils ne se révoltent jamais. (...) Apprenez-leur à parler notre si belle, notre si grande langue, pas pour discourir ni pour prendre la parole, mais juste pour qu'ils comprennent et transmettent vos ordres. » Pour les aider dans leur tâche, il leur confie un bien curieux collier, le « signal » : composé d'un ou de plusieurs objets répugnants, il est destiné à marquer l'enfant surpris en train de parler sa langue natale au lieu du français, et dont il ne pourra se débarrasser qu'en repérant et dénonçant à son tour un autre enfant surpris dans les mêmes circonstances. L'auteur précise que « Le signal a existé sous d'autres noms et sous d'autres formes en Bretagne et en Occitanie au moment de la francisation de toute la France ainsi que dans l'Empire colonial. »

L'action se passe dans une école, « au cœur de la ville capitale que les eaux de l'Atlantique pénètrent de mille bras. » Un incident sérieux vient de s'y produire : Dzitri a caché le signal et ne veut pas dire où. En fait, il l'a jeté dans le caniveau. L'école est en émoi. Car Dzitri risque d'être puni devant toute l'école : « Tu vas recevoir des fessées bien appliquées devant toute l'école rassemblée qui va te rire. » Les enfants le savent : il est interdit de parler la langue vernaculaire, celle qu'ils parlent au sein de leur communauté. Devant l'obstination de Dzitri, le maître décide d'utiliser les grands moyens : lui faire avaler du savon pour le laver à l'intérieur. Car « Vous savez, c'est du ventre que naît la parole, si elle est sale, c'est dans le ventre qu'il faut la laver. » Alors, dans un long monologue, Dzitri explique qu'il ne veut

pas perdre sa langue, qu'il ne veut pas avoir peur, qu'il ne veut pas être quelqu'un. Et c'est par les mots qu'il va se rebeller. « Je ne veux pas être la projection de vos fantasmes. Je veux vivre ma vie et point. » Car priver un enfant de sa langue, c'est le couper de ses racines, le retrancher du corps social. Si sa langue est inférieure à une autre langue, il en sera de même pour lui.

Dénonçant le français comme instrument de pouvoir et d'oppression, l'auteur en fait aussi un instrument de libération au service de la poésie, de l'imagination et du rire salvateur. Elle lui permet de créer des personnages hauts en couleur, tendres et attachants. Elle est chez lui une langue fleurie, drôle, joyeuse, propice aux jeux de mots et aux images fulgurantes. Elle dit sans agressivité ni violence. Et Elemawusi Agbedjidji s'en donne à cœur joie. Il émaille son texte de récits légendaires, de l'histoire de sa mère, de celle des tirailleurs sénégalais qui ne l'étaient pas tant que ça et envers qui la France s'est montrée si peu reconnaissante. Ou de cette rumeur selon laquelle boire l'eau qui a servi à effacer le tableau permet d'ingurgiter toutes les connaissances qui gisent désormais au fond du seuil. « À partir de là, tu es calé. Aucune concordance de temps ne te résiste, aucun accord du participe passé, même le plus-que-parfait du subjonctif, tu le jongles. » Et puis vient l'épilogue, situé en 2160. Inspiré de deux discours prononcés par Emmanuel Macron : « Le français est cette langue qui s'est toujours construite dans le dialogue avec les autres langues, dans ces passages d'une culture à l'autre, dans ses échanges permanents. (...) Nous devons le développer plus encore parce qu'il est un outil de notre attractivité, de notre influence et de notre capacité à porter partout notre message. » Qu'en penserait le petit Dzitri ?

Patrick Gay-Bellile

Transe-maître(s), d'Elemawusi Agbedjidji
Éditions Théâtrales, 70 pages, 10 €